
MARÍA LUISA VILLANUEVA

ENJEUX DE LA SUBJECTIVITÉ ET NOUVELLES APPROCHES DE LA STYLISTIQUE FRANÇAISE

Un oiseau, lorsqu'il va
Sur la mer, comme on respire,
Porter mémoire de la terre à la limite de ce jour
De lumière et d'amour, un oiseau...
Comment dire cela sans défaire l'ouvrage
Des yeux, des mains, et de tout le visage.
Et sans tuer en nous l'oiseau et le langage...
Comment dire cela sans rougir et se taire...
Toute oeuvre est étrangère, toute parole absente,
Et le poème rit et me défait de vivre
Roger Giroux, *Un oiseau lorsqu'il va*

J'étais l'objet d'une question à laquelle je ne pouvais assigner aucun lieu
concevable. Elle était là et pourtant elle ne se posait pas.

Roger Giroux, *Retrouver la parole*

1. LA STYLISTIQUE. CRISE DU SUJET ET DIALOGISME

Les problèmes qui concernent la place de la stylistique par rapport au littéraire et au linguistique ont soulevé grand nombre de questions théoriques dans le domaine du débat proprement français.

Une certaine tendance de la stylistique française des années soixante est issue des idées de Charles Bally qui, tout en partant de la distinction de Saussure entre langue et parole, a parlé de trois stylistiques possibles: la première aurait comme objet les procédures expressives du langage général, la deuxième concernerait une langue concrète et la troisième porterait sur la parole d'un individu. Bally ne s'est intéressé qu'à la deuxième de ces possibilités: une stylistique de la langue qui étudierait «les faits d'expression du langage organisé au point de vue de leur contenu affectif» (1951: 17). La stylistique relevait donc pour lui du domaine de l'affectif et du spontané, de l'expression parlée, tandis que l'étude du style d'un écrivain (poète, romancier, orateur) appartenait, de son point de vue, au domaine de la critique littéraire dans la mesure où elle se donne pour objet l'étude de l'intention esthétique, et donc de l'emploi conscient et volontaire de la langue. Dans le fond les idées de Bally présupposent une conception aristotélicienne selon laquelle la pensée précède la langue, ce qui en plus implique un dualisme entre forme/contenu ou pensée/expression. La stylistique française héritière des idées de Bally, bien qu'elle aborde la recherche des phénomènes expressifs des textes littéraires, trahissant ainsi son maître, continue attachée à ce jeu de dichotomies.

En effet, comme le signale Delas (1995: 86), les stylisticiens influencés par les présupposés de Bally semblent ne pas oser l'analyse du style des oeuvres concrètes en projetant dans la lecture les outils proposés lors de leur propre réflexion. C'est par exemple le cas d'Anne Herschberger-Pierrot dans son ouvrage sur la *Stylistique de la prose* (1993). Après avoir abordé des problèmes tels que la cohésion du texte, le sens des mots ou les procédés rhétoriques de l'ironie, l'auteur invite le lecteur à prendre le relais et à poursuivre l'analyse du style des oeuvres, comme si le travail de lecture était une affaire différente de l'analyse stylistique.

Pourtant il existe en France une autre tradition. C'est la tradition phénoménologique qui se rattache à Spitzer tout en reprenant l'opposition de Humboldt entre produit créé (*ergon*) et création (*energeia*). Pour ce courant, la stylistique aurait comme but de découvrir les manifestations de la création, le principe et l'unité de l'oeuvre, tout en étudiant les phénomènes linguistiques qui sont la trace de cette excitation psychique particulière. En effet, Spitzer, en essayant de trouver les traces de la subjectivité comme source de spiritualité, est arrivé à se poser la question des formes d'organisation du texte qui soutiennent le mouvement interactif entre l'intuition de la lecture critique et le texte, entre la globalité et les détails. C'est pour ça que Starobinski (1970: 62-81) affirme qu'il faudrait différencier les idées de Spitzer de celles qui sont proposées par l'idéalisme romantique, car il fut le premier à rattacher la linguistique à l'histoire littéraire. Cependant il faut rappeler que Spitzer se refusait à tout genre de généralisation méthodologique, qu'il considérait une manière de cacher l'inculture, et il déployait ses connaissances et son intuition de philologue et d'humaniste pour établir une relation personnelle avec l'oeuvre.

La lignée de Spitzer se prolonge dans des travaux qui relèvent de la pensée bachelardienne. Il s'agit des propositions de Georges Poulet (1968, 1986) ou de Jean-Pierre Richard (1977, 1990). En effet, «le soleil central» et le «radical spirituel» de Spitzer peuvent être facilement reliés à l'expression employée par Poulet quand il définit le travail de la pensée critique comme la recherche de «l'unité psychique». Quant à Jean-Pierre Richard, il parle de la compréhension en termes de sympathie et de la création comme une expérience par laquelle l'auteur se construit lui-même et le monde prend un sens par l'acte qui le décrit. En tout cas, pour cet auteur, le travail du critique est de «re-montrer» pas de montrer (Richard 1990: 10):

Dans une oeuvre littéraire [...]il me semble que les choses montrent mais ne disent pas. Commenter, dès lors, ce ne serait pas trahir leur laconisme, vouloir dire à leur place ce qu'elles auraient par vertu, peut-être pour bonheur, de taire, ce serait au contraire continuer à montrer, montrer une deuxième fois ce qu'elles montrent, mais le faire un peu différemment, dans un autre ordre, le re-montrer (?) -surtout pas le démontrer...

B

Ce glissement de la stylistique vers la critique met mal à l'aise certains partisans d'une stylistique linguistique qui ne se séparerait de la linguistique que parce qu'elle ne décrit que les traits stylistiquement marqués, tandis que la linguistique ferait une description exhaustive. Ainsi, d'après la stylistique structurale de Riffaterre (1971, 1979) le propre de l'écriture expressive c'est l'existence de mécanismes spécifiques de contrôle de la décodification qui constituent le style individuel de l'auteur. La tâche de la stylistique consiste justement pour lui à repérer les éléments qui limitent la liberté de la perception dans le processus de décodification. Mais puisque ces éléments s'adressent à un lecteur, ce sont des informateurs, dont l'ensemble constitue «l'architecteur», qui doivent confirmer l'existence des *stimuli* textuels. Pour contrôler les résultats de l'architecteur, Riffaterre introduit «l'analyse de contexte». Le contexte stylistique est un «pattern» linguistique susceptible d'être rompu par un élément imprévu dont le contraste provoque l'effet de style.

À la limite cette conception du lecteur moyen de Riffaterre réduit la critique à simple tautologie. En effet, il résulte difficilement justifiable le refus de Riffaterre aux analyses de Jakobson ou aux propositions de Barthes parce qu'elles ne seraient pas accessibles au lecteur moyen.

Cependant, et bien que le structuralisme de Riffaterre offre une perspective trop étroite, l'importance qu'il accorde au lecteur dans la communication littéraire ainsi que l'importance du contexte stylistique sont des éléments d'ouverture vers la dimension dialogique et intertextuelle de l'analyse stylistique. Et c'est justement cette dimension qui constitue une des lignes de force actuelles de l'évolution de la stylistique en France.

En effet, la crise d'une stylistique centrée sur la notion d'auteur-créditeur est reliée non seulement à la crise d'une certaine représentation du sujet mais aussi au

développement de la théorie de la réception. Face à la conception du sujet du Romantisme, l'herméneutique de Gadamer et Jauss, et la phénoménologie de la lecture d'Iser, sont liés à une conception du sujet de la connaissance comme inséparables de son objet. Gadamer propose de considérer la relation entre texte et lecteur comme un jeu de question-réponse, un cercle herméneutique où comprendre le texte signifie comprendre la question à laquelle le propre texte veut répondre. L'horizon d'attente du texte, dont parle Jauss et qui explique la réception du texte, ainsi que la phénoménologie de la lecture d'Iser, relèvent d'une conception de la subjectivité en termes dialogiques. Néanmoins, comme Apel et Habermas ont critiqué à Gadamer, il faut conjuguer le caractère fondateur de l'herméneutique avec l'historicité et la critique des idéologies. L'herméneutique de Habermas, basée sur l'idée de la compétence communicative, est justement reliée à l'expérience de l'individualité comme multiplicité.

Ce besoin de *repenser la subjectivité* est un des paramètres de la pensée de la modernité qui a récupéré les idées de Nietzsche sur le sujet comme construction, comme signe, comme quelque chose de produit. La crise de la stylistique en termes de normativité et de prescription, c'est aussi la crise d'une conception de l'individu et d'individualisme, c'est la crise d'une conception essentialiste du sujet en tant qu'individu postulé comme réalité radicale. Or, cette problématique revêt, dans le domaine de la pensée française, des caractéristiques propres à sa tradition linguistique et philosophique. *Historisation, désacralisation du sujet, présence de la parole de l'autre et dialogisme* sont aujourd'hui les enjeux de la réflexion sur l'interprétation des textes, littéraires ou factuels, mais ce sont aussi des concepts qu'il faut relier en France à la réflexion sur le processus d'écriture, ainsi qu'à la diffusion de la pensée des formalistes russes et tchèques dans les années 60 et 70. Il faut rappeler que ces influences ont agi sur un terrain propice grâce à la pensée de Benveniste qui a lié le sujet et l'énonciation en affirmant que le sujet est sa propre énonciation, son historicité, sa temporalité. Pour l'auteur de *Problèmes de Linguistique Générale* (1966) toute langue porte en soi la forme de la subjectivité et celle-ci consiste justement en la capacité du locuteur de se placer comme sujet. Mais si parler c'est s'approprier du système de la langue, c'est aussi postuler l'existence de l'autre en tant que destinataire et co-énonciateur (Benveniste 1970). D'un point de vue formel, l'énonciation instaure *un cadre figuratif* du discours qui pose deux figures également nécessaires, deux figures en position de partenaires. Benveniste distingue entre le niveau de l'énoncé, niveau où les entités linguistiques trouvent leur statut plein et permanent, et le niveau de l'énonciation, niveau où apparaissent certaines classes de «signes qui n'existent que dans le réseau d' 'invidus' que l'énonciation crée» (Benveniste 1970: 13). À la rigueur, selon la pensée de Benveniste, il n'y a que des interlocuteurs.

Comme signale Barthes: «Benveniste a donné corps scientifique à une notion qui a pris la plus grande importance dans le travail de l'avant-garde: l'énonciation»

(Barthes, 1984: 194). Si le sujet n'est pas antérieur au langage, s'il ne devient sujet que pour autant qu'il parle, il faudra accorder que subjectivité et énonciation s'entrelacent et qu'il n'y a pas de degré zéro qu'au niveau de la théorie, ou comme prétension rhétorique de l'innocence d'une écriture qui se présenterait comme étant transparente.

2. RHÉTORIQUE ET PRAGMATIQUE. LA «JOYEUSE INDISCIPLINE DES FIGURES»

La renaissance actuelle de la rhétorique peut être considérée de différents points de vue. D'une part, l'analyse textuelle, selon une perspective combinant linguistique et poétique, a dépassé une étude centrée sur les figures pour élargir le champ d'étude à l'ensemble des phénomènes sémiolinguistiques. D'autre part, la théorie rhétorique comme réflexion sur les discours argumentatifs a retrouvé sa place en tant qu'étude de l'art de persuader grâce à la nouvelle rhétorique de Perelman et Olbrechts Tyteca (1988) qui ont mis en évidence l'universalité des structures argumentatives dans les différents types de discours, qu'il s'agisse de discours scientifiques, juridiques, politiques, philosophiques ou littéraires. Enfin, un nouvel apport rhétorique à l'argumentation est venu de la linguistique pragmatique et de la théorie de l'argumentation de Ducrot et Anscombe (1976). Dans ce contexte, il faut situer les travaux de Raccach (1996) et d'Anscombe (1995) qui ont relancé la notion de *topoi* argumentatifs rajoutant à leur dimension sémantique classique, une dimension formelle et cognitive en tant qu'instruments discursifs de la logique du langage naturel.

Étant donné l'objet de cet article, nous centrerons notre réflexion sur le mouvement qui intègre l'étude des phénomènes rhétoriques dans la dimension textuelle, tout en cherchant à décrire les fondements sémiotiques de la dimension argumentative des textes.

La rhétorique a vu s'élargir son champ d'étude du domaine de l'expression figurée au domaine de la sémiotique de l'écriture (Barthes 1970, 1994) ou de la sémiotique des discours, «de tous les discours», comme affirme Genette dans «La rhétorique restreinte», *Figures III* (1972). Par ce biais, la renaissance de la rhétorique est devenue une composante de la modernité littéraire. De façon paradoxale, la rhétorique semble avoir pris sa revanche sur la Poétique qui l'avait annexée en tant que «catalogue des figures», mais c'est justement de cet espace que la rhétorique resurgit pour aider à repenser des questions textuelles qui n'avaient pas de réponse satisfaisante dans le cadre d'une Poétique ayant une conception trop restrictive du littéraire.

Genette associe la notion d'interdiscours à la Poétique tout en affirmant que son objet ne doit pas être le texte considéré dans sa singularité mais l'architextualité du texte, c'est à dire l'ensemble de catégories générales ou transcendentales -types de discours, modes d'énonciation, genres littéraires, etc.- dont relève chaque texte

singulier (1982: 7). Par ailleurs, dans le dernier chapitre de son ouvrage *Fiction et diction*, qui est consacré au statut du style, Genette soutient deux positions révélatrices. D'une part, il affirme qu'il n'y a pas de discours sans style, puisque le style c'est justement l'aspect du discours. D'autre part, il montre que la singularité ne doit pas être confondue avec l'identification numérique à un individu mais avec l'identité à un type, peut être sans antécédents mais susceptible d'être imité postérieurement. *Décrire la singularité, c'est la multiplier* (Genette 1991: 111)

De sa part, dans *Recherches rhétoriques*, Barthes propose d'interpréter le «retour de la rhétorique» non pas en termes de retour d'un savoir qui apporterait un corpus de solutions, mais en termes d'ouverture d'un champ problématique (Barthes, 1994: 213). Il ne s'agit pas d'opérer un mouvement regressif mais d'analyser pourquoi et comment certains des éléments appartenant à l'ancienne rhétorique ont été abandonnés au cours de l'histoire. Ainsi avec Ramus et avec Port Royal on assiste à une déplacement de l'*inventio* et de la *dispositio* qui quittent le domaine de la rhétorique pour entrer dans celui de la logique. Le grammatical est enveloppé par le logique et la rhétorique est absorbée par ces deux disciplines. De façon bien lucide, Barthes signale que la séparation de l'*élocutio*, de l'*inventio* et de la *dispositio* répond à une opposition entre forme et contenu. C'est cette conception qui «a hanté les spéculations de la rhétorique et dont la stylistique moderne a reçu l'héritage» (Barthes 1994: 220). Essayer d'écarter la rhétorique relève de la croyance mythique en un langage innocent et univoque, ou bien de la croyance en un langage entièrement construit, universel et innocent, une sorte de «degré zéro» du langage. En effet, le lecteur innocent de la stylistique de Riffaterre, auquel nous nous sommes déjà référés, serait une variante de cette croyance

Par contre, si l'on substitue à l'idée de l'ancienne rhétorique, un projet visant à construire l'objet rhétorique en cherchant à expliciter les règles de sa construction, les idées de Barthes viennent rejoindre celles de Kerbrat-Orecchioni quand celle-ci affirme que rhétoriser la linguistique suppose non pas l'importation de concepts et de catégories héritées de la rhétorique mais la description linguistique des problèmes que traitait la rhétorique. La *théorie standard étendue du trope* dont parle Kerbrat (1986) suppose un élargissement de la notion de trope à un certain nombre de phénomènes linguistiques étudiés par la pragmatique. Elle parle ainsi de «tropes illocutoires», de «tropes implicatifs», de «tropes fictionnels» ou encore de «tropes communicationnels». Plus récemment, Kerbrat reprend la problématique des figures pour affirmer qu'il s'agit de phénomènes qui se trouvent au carrefour de la pragmatique, de la sémantique et de la rhétorique. Cette «joyeuse indiscipline des figures» (Kerbrat 1994) intéresse directement le problème du sens et de l'interprétation, en somme le problème de la plasticité des langues ou de la diversité des relations entre formes et signification selon les occurrences.

Dans le contexte de la réflexion que nous sommes en train d'esquisser, la variation et la nature des invariants linguistiques doivent être reliées nécessairement à «l'activité

de langage comme une activité de régulation intersubjective (entre des sujets dans leur singularité historique, psychique et sociologique) et transindividuelle (cohésion institutionnelle; conduites de groupe; rites, jeux de langage» (Culioli 1984: 9).

En conséquence, la théorie classique de la figure comme écart doit être repensée au ras du texte en termes de normes du genre et du discours. Ceci revient à affirmer que tout texte doit être interprété au sein d'un corpus et que ce corpus est formé en premier lieu des textes qui relèvent du même genre et, au-delà, de la même pratique: une conversation se comprend au sein d'une histoire conversationnelle, un roman parmi les autres déjà lus. Le texte devient donc le lieu de rencontre entre le contexte et l'intertexte (Rastier 1998). *Le sens se construit dans des parcours au sein des textes*. Le contexte est toujours requis puisqu'il représente les connaissances censées partagées comme des points d'appui du parcours interprétatif.

La notion d'Archive reflète justement ce caractère négocié et conflictuel des unités sémantiques que sont les textes. La conservation et la fixation des textes dépend de son statut et conditionne son mode de circulation mais il est également vrai que les formations discursives sont alimentées, confirmées et modifiées par la circulation des textes. La notion d'Archive ancre un ensemble donné de textes à un exercice légitimé de la parole par un groupe donné. L'étude de l'Archive, selon Maingueneau, joue un rôle comparable à celle du mythe pour les sociétés primitives puisqu'elle permet d'analyser les positions énonciatives en rapport avec le fonctionnement textuel et l'identification à un groupe (Maingueneau 1991: 22-23).

3. SÉMIOTIQUE ET POÉTIQUE. LA SÉMIOSPHÈRE ET LE MÉTISSAGE

Tous les textes, et de manière spéciale les textes artistiques, prennent comme point de départ une certaine image de leur auditoire (Eco 1981). C'est justement la tâche de la lecture critique de dévoiler la nature de la mémoire textuelle ainsi que la nature de l'auditoire conçu par l'auteur et dont les stratégies textuelles sont la trace. Lotman a signalé le paradoxe de la lecture qui consiste à ce que l'auditoire, en vertu de la construction de la mémoire humaine, est en mesure de se rappeler ce qu'il ne connaissait pas encore (Lotman 1996: 117). Pour Barthes, le texte suggère des sens et s'offre à la lecture comme un défi à l'interprétation mais aussi comme un plaisir dans la mesure où le lecteur devient *textor*, un tisseur qui découvre le tissu de l'écriture (Barthes, 1973). En effet, dans *S/Z*, il signale qu'interpréter un texte ce n'est pas lui donner un sens mais pénétrer selon différentes percées dans la multiplicité de réseaux signifiants, c'est à dire apprécier de quel pluriel il est fait (Barthes 1970: 11)

L'idée de *sémiosphère* de Lotman se trouve aussi dans la pensée de Barthes quand il soutient que tout ce que nous lisons et entendons nous recouvre comme une nappe, nous entoure et nous enveloppe comme un milieu, et constitue la *logosphère*. Cette logosphère nous est donnée par notre époque, notre classe, notre métier: c'est une donnée de nous en tant que sujets.

Or le texte littéraire produit un déplacement de ce qui est donné, et ce déplacement est l'effet d'une secousse qui déchire «la nappe», la masse équilibrée des paroles, l'ordre lié des phrases. L'écriture littéraire laisse venir à soi les modèles qui font partie de la mémoire collective de la littérature mais pour les transformer. C'est justement dans la logosphère, ou mieux encore: dans la sémiosphère, qu'il faut trouver les fondements de l'intersubjectivité. L'univers sémiotique constitue un espace en dehors duquel la sémosis devient impossible et c'est en jouant aux limites de cette frontière que se produisent les déplacements, *les écarts*, des textes artistiques. Les traces de cette mémoire textuelle partagée constituent des noeuds qui rendent possible la communication des discours. La métaphore suivante de Barthes illustre ce point de vue de manière fort suggestive (Barthes 1984: 244-245):

[...] Savez-vous ce qu'est une épingle japonaise? C'est une épingle de couturière, dont la tête est garnie d'un minuscule grelot, de telle sorte qu'on ne puisse l'oublier dans le vêtement terminé. Brecht refait la logosphère en y laissant les épingles à grelots, les signes pourvus de leur menu cliquetis: ainsi lorsque nous entendons un langage, nous n'oublions jamais d'où il vient, comment il a été fait: la secousse est une *re-production*: non une imitation, mais une production décrochée, déplacée: *qui fait du bruit*.

Ces «épingles à grelots» relèvent de la dimension dialogique du texte et supposent en même temps une ouverture du texte au réseau de l'intertextualité. L'oeuvre de Bakhtine, bien connue en France, situe justement la production du sens dans un espace polyphonique où la présence de la voix de l'autre est indissociable des stratégies rhétoriques qui caractérisent les effets de style (Todorov 1981). Les travaux sur la polyphonie développés par Ducrot (1984) ont permis d'approfondir l'étude de l'énonciation du texte littéraire, notamment les conflits qui se produisent entre l'auteur et l'écrivain, l'auteur-locuteur et les personnages-locuteurs qui tendent à s'émanciper, et même de dévoiler la valeur sémiotique d'une polyphonie qui devient elle-même locutrice.

Aujourd'hui *il faut voir le style dans le pluriel du texte*. Il ne s'agit plus de concevoir l'existence d'un noyau, ce qui remettrait à l'opposition forme-contenu, mais de concevoir l'interprétation comme un discours qui établit un mouvement de structures multiples. Le jeu des frontières du discours et des perspectives, la diversité des langages, et non pas l'unité d'un langage normatif, constituent justement la base du style, mais ce sont également des phénomènes qui correspondent largement à la pensée de notre époque. Dans le domaine de la théorie de la science, Edgar Morin postule la nécessité d'une *pensée complexe*, multidimensionnelle qui soit capable d'assumer rationnellement des notions contradictoires par le biais du dialogisme (Morin 1995). Quant à Deleuze (1976, 1996) et Guattari (1976), ils affirment que nous ne sommes plus à l'époque de la racine mais à celle du *rhizome* et des *identités relationnelles*.

À l'époque des contre-littératures il ne convient pas une stylistique de l'identité mais du métissage, comme le signale Delas (1995). L'analyse des textes qui construisent

leur écriture au carrefour de langues co-existantes et au point de rencontre de l'oral et de l'écrit exige une poétique qui rende compte des phénomènes qui relèvent du conflit linguistique et qui sont aux limites de la diglossie. Là l'expression du manque acquiert valeur sémiotique, c'est le faire à l'intérieur du dire (Meschonnic, 1995). Ainsi dans le cas de la littérature créole, les différentes options linguistiques (créole acrolectal influé par le français, créole populaire, français archaïsant...) sont la manifestation d'autant de positions politiques. C'est aussi le cas de la littérature du Maghreb, tantôt en langue française tantôt en langue arabe. C'était en somme le projet de la littérature de la négritude, annoncée par Senghor quand il affirmait qu'il s'agissait de parler wolof, malinké, ewondo «en français».

Les exemples qui viennent d'être signalés ne font que mettre en relief un enjeu rhétorique et sémiotique de notre époque, celui des *écritures en fuite* qui incorporent dans leur propre déroulement le questionnement des genres et du langage. Ce questionnement se manifeste parfois en une fragmentation de l'écriture. C'est le cas du *Livre des fuites* de Le Clézio où nous assistons à une mosaïque d'énonciations qui veut exprimer la tension entre «le plusieurs» et «l'un» (le langage). Le texte apparaît ainsi atomisé par une multiplicité d'écritures: poèmes, horaires de trains, journal de voyage, marques d'objets, etc. Dans *La ronde et autre faits divers*, ce même auteur récupère pour les récits de fiction la dimension quotidienne des femmes et des hommes en marge de la culture urbaine. Les «sans histoire», ceux qui ont en commun l'échec, la faiblesse ou le sentiment de la perplexité sont amenés au centre de la fiction, et le caractère extraordinaire de ce déplacement est exprimé par les caractéristiques d'un genre, «le fait divers» réunissant le bref et le surprenant.

Nous sommes en présence d'un phénomène de *sémantisation de la langue* à multiples variantes qui exige de l'analyse du discours littéraire la possibilité de décrire linguistiquement la *complexité* et la *présence* de l'*altérité dans le discours*. Et cette sémantisation de la langue nous renvoie justement aux sources de la théorie de l'énonciation telle qu'elle a été conçue par Benveniste, comme un *projet* de «linguistique de l'interlocution» qui enracine la notion de personne et qui fonde l'identité du sujet et du langage, du subjectif et de l'objectif, de l'individu et de la société, de la science et du discours.

MARÍA LUISA VILLANUEVA
Universitat Jaume I

BIBLIOGRAPHIE

- ADAM, J. M. (1989): «Pour une pragmatique linguistique et textuelle», in REICHLER, C., *L'interprétation des textes*, Paris, Minuit, pp. 183-222.
- (1995): «Variations énonciatives: aspects de la genèse du style de *L'Étranger*», *Langages* 118, pp. 64-84.
- ANSCOMBRE, J.-C. (1995): *Théorie des topoï*, Paris, Kimé.
- ANSCOMBRE, J.-C.; DUCROT, O. (1976): «L'argumentation dans la langue», *Langage* 42, pp. 5-27.
- BAKHTINE, M. (1984): *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard.
- BALLY, Ch. (1951, 3^a ed.): *Traité de stylistique française*, Paris, Klincksieck.
- BARTHES, R. (1970): *S/Z*, Paris, Seuil.
- (1984): *Le bruissement de la langue. Essais Critiques IV*, Paris, Seuil.
- (1994): «L'Ancienne Rhétorique: aide-mémoire», in *Recherches rhétoriques, Communications* 16, pp. 254-333.
- BARTHES, R.; GREIMAS, A.; BRÉMOND, C. et alii (1981): *L'analyse structurale du récit*, Paris, Seuil.
- BEACCO, J.-C. (1988): *La Rhétorique de l'Historien, une analyse linguistique de discours*, Berne, Peter Lang.
- (ed.) (1992): *Ethnolinguistique de l'écrit*, monographique de *Langages* 105.
- BENVENISTE, É. (1966): *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
- (1970): «L'appareil formel de l'énonciation», *Langages* 17, pp. 12-18.
- BOUQUET, S. (1998): «Linguistique textuelle, jeux de langage et sémantique du genre», *Langages* 129, pp. 112-124.
- CERQUIGLINI, B. (1984): «Le style indirect libre et la modernité», *Langages* 73, *Les Plans d'Énonciation*, pp. 7-16.
- CHABROL, C. (1973): «De quelques problèmes de grammaire narrative et textuelle», in Chabrol, C. (ed.) *Sémiotique narrative et textuelle*, Paris, Larousse, pp. 7-27.
- CHARAUDEAU, P. (1983): *Langage et discours, éléments de sémiolinguistique*, Paris, Hachette.
- CHAROLLES, M.; PETITJEAN, A. (1992): *Le résumé de texte. Aspects linguistiques, sémiotiques, psycholinguistiques et automatiques*, Paris, Klincksieck.
- CHAROLLES, M.; FISHER, S.; JAYEZ, J. (1990): *Le Discours. Représentations et interprétations*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy.
- CHISS, J.-L. (1985): «La stylistique de Charles Bally: de la notion de 'sujet parlant' à la théorie de l'énonciation» in C. NORMAND et alii: *Le sujet entre langue et parole(s)*, *Langages* 77, pp. 85-94.
- COHEN, J.; TODOROV, T.; SIMERAY, J.; BRÉMOND, C.; GROUPE µ; DURAND, J.; LONZI, L.; KUENTZ, P.; GENETTE, G.; BARTHES, R. (1994): *Recherches rhétoriques*, Paris, Seuil.
- CORBLIN, F. (1983): «Les désignateurs dans les romans». *Poétique* 54, pp. 199-212.

- CULIOLI, A. (1984): «En guise d'introduction» in GRÉSILLON, A.; LEBRAVE, J.-L.: *La langue au ras du texte*, Lille, Presses Universitaires de Lille, pp. 9-12
- (1990): *Pour une linguistique de l'Énonciation*, Paris, Ophrys.
- DANON-BOILEAU, L. (1982): *Produire le fictif. Linguistique et écriture romanesque*, Paris, Klincksieck.
- DECLERCQ, G. (1992): *L'art d'argumenter. Structures linguistiques et littéraires*, Paris, Éditions Universitaires.
- DELAS, D. (1984): *Poétique-pratique*, Paris, Cedec.
- (1995): «La stylistique française», *Langages* 118, pp. 85-96.
- DELEUZE, G. (1996): *Différence et répétition*, Paris, Presses Universitaires de France.
- DELEUZE, G. GUATTARI, F. (1976): *Rhizome*, Paris, Minuit.
- DUCROT, O. (1984): *Le dire et le dit*, Paris, Minuit.
- (et al.) (1980): *Les mots du discours*, Paris, Minuit.
- FAUCONNIER, G. (1984): *Espaces mentaux*, Paris, Minuit.
- FUCHS, C. GRÉSILLON, A. et alii (1982): *La genèse du texte: les modèles linguistiques*. (préface d'A. Culioli), Paris, Éditions du Centre National de la Recherche Scientifique.
- FUMAROLI, M. (1980): «Pour une histoire de la rhétorique», in *L'âge de l'éloquence. Rhétorique et res literaria de la Renaissance au seuil de l'époque classique*, Genève, Droz.
- GENETTE, G. (1972): *Figures III*, Paris, Seuil.
- (1982): *Palimpsestes*, Paris, Seuil.
- (1983): *Nouveaux discours du récit*, Paris, Seuil.
- (1991): *Fiction et diction*, Paris, Seuil.
- GLISSANT, E. (1990): *Poétique de la relation*, Paris, Gallimard.
- GOFFMAN, E. (1973): *La mise en scène de la vie quotidienne*, Paris, Minuit.
- GREIMAS, A.; COURTÈS, J. (1979): *Sémiotique, Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette Université.
- GRÉSILLON, A.; LEBRAVE, J.-L. (1984): *La langue au ras du texte*, Lille, Presses Universitaires de Lille.
- GRIZE, J.-B.: *Sémiologie du raisonnement*, Berne, Peter Lang.
- HAZAEI-MASSIEUX, M.-C. (1993): *Écrire en créole, oralité et écriture aux Antilles*, Paris, L'Harmattan.
- HERSCHBERG-PIERROT, A. (1993): *Stylistique de la prose*, Paris, Belin.
- JAKOBSON, R. (1963): *Essais de Linguistique Générale*, Paris, Minuit.
- KAHN, G. (1992): *Manières de dire: éléments de rhétorique*, Saint-Cloud, École Normale Supérieure.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. (1976): «Problématique de l'isotopie», *Linguistique et Sémiologie* 1, pp. 11-34.
- (1980): *L'Énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin.
- (1986): *L'Implicite*, Paris, Armand Colin.

- (1994): «Rhétorique et pragmatique. Les figures revisitées», *Langue Française* 101, pp. 57-70.
- KLEIBER, G. (1993): «Faut-il banaliser la métaphore», *Verbum* 1-2-3, Presses Universitaires de Nancy, pp. 197-210.
- KRISTEVA, J. (1966): «Bakhtine, le mot, le dialogue et le roman», *Critique* 239.
- (1972): «Sémanalyse et production du sens», en GREIMAS, A.; ARRIVÉ, M.; KRISTEVA, J.; RASTIER, F. *et alii* (1972): *Essais de sémiotique poétique*, Paris, Larousse: p. 207.
- KRISTEVA, J.; MILNER, J.-C. *et alii* (1975): *Langue, Discours et Société. Pour Émile Benveniste*, Paris, Seuil.
- LOTMAN, I. (1996): *La semiosfera*, Madrid, Cátedra.
- MAINGUENEAU, D. (1986): *Éléments de linguistique pour le texte littéraire*, Paris, Bordas.
- (1990): *Pragmatique pour le discours littéraire*, Paris, Bordas.
- (1998): *Analyser les textes de communication*, Paris, Dunod.
- MARTIN, R. (1983): *Langage et croyance. Les univers de croyance dans la théorie sémantique*, Bruxelles, Mardaga.
- MESCHONNIC, H. (1988): *Modernité/modernité*, Paris, Folio.
- (1995): *La pensée dans la langue: Humboldt et après*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes.
- MITTERAND, H. (1992): «À la recherche du style», *Poétique* 90, pp. 243-252.
- MOLINIÉ, G. (1994): «Problématique de la répétition», *Langue Française* 101, pp. 102-110.
- MOLINIÉ, G.; CAHNÉ, P. (1994): *Qu'est-ce que le style?*, Paris, PUF.
- MOLINO, J. (1989): «Interpréter», in REICHLER, C., *L'interprétation des textes*, Paris, Minuit, pp. 9-52.
- MORIN, E. (1995): *Introduction à la pensée complexe*, Paris, Seuil.
- PERELMAN, C.; OLBRECHTS-TYTECA, L. (1988): *Traité de l'argumentation. La nouvelle rhétorique*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles.
- POULET, G. (1968): *Les Chemins actuels de la critique*, Paris, Union Générale d'Éditions.
- (1986): *La conscience critique*, Paris, Jose Corti.
- RACCAH, P.-Y. (1996): *Topoi et gestion des connaissances*, Paris, Masson.
- RASTIER, F. (1992): «Thématique et génétique», *Poétique* 90, pp. 205-228.
- (1994): «Tropes et sémantique linguistique», *Langue Française* 101, pp. 80-101.
- (1998): «Le problème épistémologique du contexte et le statut de l'interprétation dans les sciences du langage», *Langages* 129, pp. 97-112.
- REBOUL, A. (1990): *Rhétorique de l'anaphore*, in KLEIBER, G. *et alii*, eds., *L'anaphore et ses domaines*, Paris, Klincksieck, pp. 279-300.
- RICHARD, J.-P. (1977): *Poésie et profondeur*, Paris, Seuil.
- (1990): *L'État des choses*, Paris, Gallimard.

- RIFFATERRE, M. (1971): *Essais de stylistique structurale*, Paris, Flammarion.
— (1979): *La production du texte*, Paris, Seuil.
— (1983): *Sémiotique de la poésie*, Paris, Seuil.
SIMONIN, J. (1975): «Pour une typologie des discours», in KRISTEVA, J. *et alii*, *Langue, Discours et société. Pour Émile Benveniste*, Paris, Seuil, pp. 85-121.
SLAKTA, D. (1975): «L'ordre du texte», *Études de Linguistique Appliquée* 19, pp. 30-42.
SPITZER, L. (1970): *Études de style*, Paris, Gallimard.
STAROBINSK, J. (1970): *La relation critique*, Paris, Gallimard.
TODOROV, T. (1981): *Mikhaïl Bakhtine, le principe dialogique*, Paris, Seuil.
VÉRON, E. (1996): *La semiosis social* (Orig.: *La sémiosis sociale*), Barcelona, Gedisa.
VUILLAUME, M. (1990): *Grammaire temporelle des récits*, Paris, Minuit.
YLLERA, A. (1986): *Estilística, poética y semiótica literaria*, Madrid, Alianza.

N